

Oraison



Parfaite contemplation

1. Cette vue de Dieu purement spirituelle est totalement indépendante des sens ; elle ne se forme aucunement dans l'imagination, mais au sommet de l'esprit. Dieu n'y apparaît pas extérieur à l'âme, mais en son fond, en son plus intime. [...] Elle n'est pas brève et passagère, mais continue et se prolongeant durant bien du temps : elle dure des mois et des années, et jusqu'au terme de la vie chez certains hommes justes, même si ce n'est pas toujours avec la même intensité. C'est pourquoi elle est parfois donnée comme un habitus, si bien que l'âme, toutes les fois qu'elle le voudra, pourra intérieurement se recueillir en Dieu, et persister dans l'union au Seigneur par la vue et l'affection.

2. [...] Cette vue ne comporte pas d'extase, ni de ravissement, si ce n'est très rarement. En effet, l'âme est maintenant capable de plus et de recevoir beaucoup mieux, sans pour autant perdre l'usage des sens. C'est pourquoi, si ce n'est lorsque cette vue s'impose trop fortement, elle peut parler, travailler de ses mains, et même s'adonner aux études et s'appliquer aux occupations et aux affaires de son état. En effet, Dieu unit à lui l'âme d'une façon si admirable, qu'au lieu de l'embarrasser, il la libère et la pousse à gagner des âmes. Et quoiqu'extérieurement, la partie inférieure de l'âme peut être affectée de quelque bruit, aucun trouble ne se produit dans le secret de l'esprit. Il en va comme de serviteurs qui jouent et crient dans les parvis du roi, tandis que celui-ci repose en son lit.

3. Ce que Dieu fait en cette âme en se montrant à elle si clairement, quelle langue pourrait l'expliquer, quel plume le décrire ? Dieu recueille les sens, non pas tant pour les retenir de se porter à des choses superflues, que pour qu'ils ne perçoivent que le strict nécessaire. Il apaise les affections de telle sorte que rien de moins pur ne soit proposé par l'imagination ; et si parfois quelque chose qui convienne moins se présente, ce sera de très loin, si bien que les affections n'en seront pas troublées. Il remplit le cœur et la partie inférieure de l'âme d'une délectation sensible très pure, au point que cette partie repousse absolument toute volupté provenant de ces objets sensibles, l'empêchant de tomber dans la concupiscence.

4. De cette source qui est au plus secret de l'âme, jaillit comme un torrent de délices, qui, inondant cette substance terrestre, l'irrigue et la réjouit. L'âme

oublie non seulement son peuple et la maison de son père, mais elle s'oublie elle-même, devenue comme étrangère à elle-même, et elle jette parfaitement toute chose dans le bon plaisir divin. Son désir n'est pas encore de sortir d'ici-bas, car elle ne se recherche pas elle-même ni ne recherche son avantage, mais elle recherche tout ce qu'elle pourrait faire et supporter de difficile pour le Christ.

Diego Álvarez de Paz, *De inquisitione pacis*, V, III, XIV

L'AUTEUR Né à Tolède en 1561 et mort à Potosi (Bolivie) en 1620, Diego Álvarez de Paz, après avoir fait ses humanités chez les jésuites, de sa ville natale, entre à 18 ans dans la Compagnie. Il reçoit à la célèbre université d'Alcala une excellente formation théologique, avant d'être envoyé au Pérou, où il eut un rôle important dans l'expansion de la Compagnie au Paraguay, au Chili et en Argentine. Homme de gouvernement et d'enseignement, il n'en fut pas moins un grand mystique, et tout en se méfiant des phénomènes extraordinaires, comme on va le voir, il en fut abondamment gratifié. Le combat de sa vie fut de lutter contre les tentations d'activisme dans les conquêtes missionnaires, et d'enraciner l'évangélisation de l'Amérique latine dans la contemplation.

LE TEXTE Les œuvres d'Álvarez de Paz couvrent six forts volumes de méditations évangéliques et de théologie spirituelle. L'essentiel est son *De inquisitione pacis* (= La recherche de la paix), publié à Lyon en 1617. On y voit la grande connaissance qu'avait l'auteur des maîtres du Moyen Âge, mais aussi de la Renaissance espagnole, du siècle précédent. La page que nous citons traite des sommets de la vie contemplative, et ce qui est rare, avec une grande précision du rapport entre expérience mystique ici-bas et vision béatifique dans l'au-delà.

§ 1. Álvarez de Paz parle du sommet de l'expérience de Dieu ici-bas en termes de *voir* – et nous préférons traduire par *vue*, plutôt que par *vision*, car il souligne par ailleurs que cette expérience ne doit pas être confondue avec la vision de l'au-delà. Il ne s'agit pas d'un événement passager (une illumination), mais d'un état (d'où le mot *habitus*, employé par les philosophes pour en indiquer la stabilité), celui de l'équilibre retrouvé entre Dieu et l'homme, une fois le péché réparé par le Christ.

§ 2. Extases, raptus d'esprit et autres phénomènes parfois associés à l'expérience mystique n'en sont que des accidents liés aux désordres de la sensibilité depuis le péché originel. Une fois rétablie dans l'harmonie originelle, l'âme sent les choses sans en être troublée, sa « partie inférieure » étant parfaitement soumise à sa « partie supérieure ». La mention que fait Álvarez de Paz de « gagner des âmes » correspond sans doute à son inquiétude de voir les apôtres du Nouveau Monde délaisser leur vie intérieure au profit d'un certain activisme.

§ 3. On sent qu'Álvarez de Paz est ici sur son terrain, et sa description des vraies joies, qui sont celles des sommets de la vie contemplative, rejoint celles d'un saint Jean de la Croix où d'une sainte Thérèse d'Avila.

§ 4. Ces quasi-citations du Cantique des cantiques et du Ps 46, en même temps que le renoncement à « sortir d'ici-bas » au profit de la seule recherche de la gloire de Dieu, invitent à rapprocher de nouveau Álvarez de Paz de saint Jean de la Croix. Travail que nous n'avons pas fait, mais qui mériterait de l'être...



Clefs de vie spirituelle

L'expérience de Dieu (suite)

[16 juillet 1874] Je me plaignais à mon Seigneur de me laisser loin de lui. Tandis que j'étais dans ces pensées, travaillant seule chez moi à quelque ouvrage de couture, mon âme fut soudainement investie et comme inondée du sentiment de la présence divine, et je l'éprouvais comme le sentiment de la réalité. Dieu était là, près de moi ; je ne pouvais le voir, mais je sentais la certitude de sa présence, comme un aveugle est certain d'avoir auprès de lui quelqu'un qu'il touche et qu'il entend parler.

Lucie Christine, idem, p. 23

Rien de bien nouveau par rapport à l'expérience de l'année précédente, si ce n'est, au-delà d'une description d'expérience, l'esquisse d'une construction intellectuelle : « mon âme fut soudainement investie et comme inondée du sentiment de la présence divine, et je l'éprouvais comme le sentiment de la réalité. » Ce « sentiment de la réalité » manifeste une exacte coïncidence entre ce qui est et ce que je connais, en un point où j'expérimente une évidence qui se suffit à elle-même et qui suffit à mon bonheur, point que nous avons déjà repéré comme « centre de l'âme » (cf. Oraison n° 274).

En termes plus savants que ceux de Lucie Christine occupée à sa couture, saint Thomas d'Aquin, philosophe « réaliste » s'il en est, ne dit pas autre chose lorsqu'il fonde sa pensée sur cette expérience de nature mystique, car

Autant qu'une chose possède l'être, il faut que Dieu lui soit présent (adsit ei) selon le mode où elle possède l'être ; être, en effet, est ce qu'il y a de plus intime à une chose, et ce qui lui est plus profond que tout.

Somme, Ia , q. 8, a.1

Et la même expérience d'un Dieu « qui se rend présent » préside déjà à la présentation que saint Jean nous fait du mystère du Christ, « Verbe de Dieu en qui tout subsiste » (Jn 1, 3). Saint Bernard va nous en donner la formule développée :

Il est tout pour tous, le Dieu qui gouverne tout ; et à vrai dire, il n'est pourtant rien de tout cela. En effet, en lui-même, il habite une lumière inaccessible, et sa paix dépasse tout ce que l'on en conçoit ; sa sagesse est incalculable, sa grandeur est infinie, et l'homme ne peut le voir et continuer à vivre (I Tim 6, 16). Ce n'est pas que Dieu soit loin de quoi que ce soit, lui qui est l'être de toute chose et sans lequel rien n'est rien, mais, ce qu'il y a de plus étonnant encore, rien n'est à la fois plus présent que lui, et plus insaisissable. En effet, quoi de plus présent à quelque chose que son être ? Et en même temps, quoi de plus insaisissable pour cette chose que l'être de toutes ? Oui, je vais dire que Dieu est l'être de toutes choses, non parce que celles-ci seraient ce qu'il est, mais parce que toutes sont de lui, par lui et en lui (Ro 11, 36). Il est donc l'être de toutes les choses qui ont été créées, lui qui est leur créateur, mais il l'est comme leur cause, pas comme leur réalité matérielle.

Mais n'allons pas plus loin en philosophie ; ce que saint Bernard vient de nous dire suffit pour constater que notre expérience de Dieu épouse exactement le chemin de notre expérience de toute chose : le réel, c'est Dieu, et

Ainsi, à l'égard de ses créatures, cette majesté daigne être, pour toutes, ce qu'elles sont ; pour celles qui sont animées, ce qu'elles vivent ; pour celles qui ont l'usage

de la raison, leur lumière ; pour celles qui en usent droitement, leur vertu ; pour les vainqueurs, leur gloire.

Saint Bernard (1090-1153), Sermon 4 sur le Cantique

3) *Dire l'indicible*

Ce qu'un saint Bernard vient de nous dire est d'importance spirituelle capitale : nous n'aurons jamais à choisir entre Dieu et le reste, puisque le reste n'existe qu'en lui. Mais cela peut aussi être extrêmement dangereux : dire de Dieu qu'il est la vie du vivant, la lumière de l'intelligence, la vertu du vertueux, etc., ne doit pas faire oublier qu'il est aussi bien tout autre que tout ce que nous appelons vie, intelligence ou vertu au titre de l'expérience sensible que nous en avons au quotidien. Faute de cette distinction, on retombera dans l'illusion d'une expérience sensible de Dieu. « J'ai remarqué que plusieurs ne font point de différence entre Dieu et le sentiment de Dieu, entre la foi et le sentiment de la foi, ce qui est un très grand défaut », nous dit saint François de Sales. Cette illusion est celle de tous les illuminismes, caricature de l'authentique expérience mystique.

Obligé de dire l'indicible, comment celui qui vit cette expérience va-t-il s'y prendre ? En même temps qu'il affirmera la réalité de ce dont il parle, il en dénoncera toute lecture « naturelle » : il n'en parle que par analogie, car Dieu est tellement grand, tellement beau, tellement bon, qu'il n'est ni grand, ni beau, ni bon, mais fait naître en nous ce que nous appellerons grandeur, beauté ou bonté dans le pâle reflet que nous en saisissons.

C'est ainsi que l'analogie permet au mystique d'exprimer son expérience d'un Dieu qui se donne à eux en des termes empruntés à la littérature amoureuse la plus audacieuse : une Marie de l'Incarnation nous parlera de son « mariage spirituel » en des termes étonnamment charnels :

En ce moment, cette suradorable Personne [Jésus] s'empara de mon âme, et, l'embrassant avec un amour inexplicable, l'unit à soi et la prit pour son épouse, [avec] des touches divines et des pénétrations de lui en moi, et des retours réciproques de moi en lui, de sorte que n'étant plus moi, je demeurai lui par intimité d'amour et d'union, de manière qu'étant perdue à moi-même, je ne me voyais plus, étant devenue lui par participation.

Mais aux antipodes de tout illuminisme,

Lorsque je dis qu'il l'embrassa, ce ne fut pas à la façon des embrassements humains. Il n'y a rien de ce qui peut tomber sous le sens qui approche de cette divine opération, mais il (me) faut exprimer à notre façon terrestre, puisque nous sommes composés de la matière.

Relation de 1654, 7^e état d'oraison.

« Rien qui puisse tomber sous le sens », et en même temps « devenue lui par participation » : Marie nous porte ici au sommet de la foi, en même temps qu'au cœur du réel. L'erreur serait de dire que c'est trop beau pour être vrai et de renvoyer Dieu définitivement dans la stratosphère, ou de ne voir dans cette expérience qu'une simple amplification de l'expérience sensible. Toutes les hérésies naissent de ces deux négations de l'Incarnation, l'une par excès, l'autre par défaut.